



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o 25.

1. Chapeau de Crêpe orné de rubans Scabieuse et de feuilles de Chêne, 2 Chapeau de gros de Naples garni de rubans et de franges, 3. Bonnet de Crêpe orné de Marguerites et de Seringa,



Petit Courrier des Dames
Rue Meslée N^o 25.

*Robe de percale garnie de plis et de ruches de mousseline. Corsage orné d'entre-deux.
Chapeau de gros de Naples vert d'eau orné de rubans de gaze rose, passe doublée de rose.*

631

N^o V

CO

C

des

www

C

dont

P

50

1

Au

Che

S

MA

Che

Che

Che

L

www

libe

de l

et t

san

nun



PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue
St-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.
MARTINET, libraire, rue du Coq-St-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

O beau pays de France! où les femmes jouissent de leur liberté, où les hommes les entourent d'hommages, et n'usent de leur puissance que pour protéger la faiblesse d'un sexe doux et timide! tels furent les réflexions du *Petit Courrier*, en lisant l'article de la *jeune Mariée*, inséré dans notre dernier numéro. Notre petit voyageur venait d'assister à une noce

1861

dans une contrée presque barbare. Quel contraste offrait à ses yeux ce riant tableau, d'une union formée par l'amour, avec le souvenir de la bizarre cérémonie dont il venait d'être témoin à l'île de Java! « J'assistai, dit-il, au mariage d'une jeune et riche Javanaise; le jour de la noce commença par une espèce de procession nuptiale, qui traversa la ville au bruit des tambours et des bassins de cuivre, et se rendit à la maison de la mariée; cette procession se composait des parens, des amis et de tous les voisins du marié; les uns portaient des queues de cheval, en guise d'étendards; les autres étaient armés, et figuraient diverses sortes de combats pendant la marche. Les filles, les femmes et les esclaves portaient les présens de noces et autres pièces de ménage. Le mari seul était à cheval. On se rendit ainsi au logis de la future, qui attendait son époux à la porte, avec une cuve pleine d'eau. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'avança de quelques pas, se mit à genoux, et lui lava les pieds. Après cette étrange cérémonie, on entra dans la maison, mais on n'y resta que le tems nécessaire pour faire des complimens aux parens de la mariée, et l'on se remit en marche dans le même ordre pour gagner la maison du futur; mais cette fois, il était à pied, et conduisait son épouse par la main. Dès que la noce fut arrivée, elle traversa toutes les chambres de la maison, puis se retira. Les nouveaux mariés restèrent seuls, et ce ne fut que le lendemain que les réjouissances commencèrent.

Le *Petit Courrier* nous apprend encore que dans ce pays les femmes de qualité sont étroitement renfermées. Il n'est pas même permis à leurs fils de les visiter. Elles sortent peu, et tous les hommes qui se trouvent sur leur passage, sans en excepter le roi, sont obligés de se retirer à l'écart; réduites à cet état de réclusion, ces dames, pour se désennuyer, s'amusement jour et nuit à mâcher du *bétel* (plante des Indes), et à se faire frotter la peau par leurs esclaves. Il n'y a point de jour qu'elles ne prennent cinq ou six bains. Leurs richesses ne peuvent même servir à flatter leur vanité; car lorsque les Javanaises de haut rang ont la permission de sortir de leurs belles prisons, elles sont obligées de s'envelopper, ainsi que les femmes du peuple, de deux pièces d'étoffe ou de toile qui les couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds.

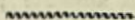
Redisons avec notre petit voyageur: « O beau pays de

France! » Nous pouvons paraître belles à tous les yeux ; loin de nous prosterner aux pieds des hommes, ce sont eux qui tombent à nos genoux ; si, par les plus cruelles souffrances, nous achetons le bonheur d'être mères, du moins nos fils restent à nos côtés. Nous protégeons et guidons leur enfance, pour qu'un jour ils deviennent et la gloire et l'appui de notre vieillesse. Enfin, dans nos charmantes contrées, le génie des grâces sait avec art tirer parti de ces étoffes, sous lesquelles s'ensevelissent les jeunes JAVANAISES. En attendant que ces beaux tissus viennent encore composer nos parures d'hyver, nous offrons aujourd'hui une robe qui, pour être indigène, n'en est pas moins jolie. M^{me} Michel Malcourrant a su marier avec un goût parfait, la modeste perkale à la mousseline légère qui compose aujourd'hui la plupart des garnitures d'été. Cette forme de robe réunit à la fois la simplicité des blouses et la grâce d'une disposition nouvelle dans ses ornemens.

On voit quelques chapeaux en paille de riz qui ont doubles brides ; celles qui sont attachées sur la passe ont toujours une petite ruche en tulle qui descend jusqu'auprès du menton ; un autre ruban part du dessus de la passe, et va se rattacher du côté opposé ; ce ruban, de la longueur d'une aune, ne doit pas être séparé par le milieu ; on le laisse flotter çà et là sans le fixer dans la ceinture. Le vert d'eau et le rose sont les nuances les mieux assorties pour les capottes en gros de Naples ; c'est du moins une harmonie nouvelle dans les couleurs, et l'on n'hésitera pas à l'adopter lorsqu'on saura que l'on a vu ce genre de chapeau dans les magasins de M. Herbeau.

Oh, le bon mois ! disent les bouquetières ! que de fêtes à souhaiter ! mais pour que l'on garde la mémoire de l'hommage que le cœur se plaît à rendre et à recevoir, que sont les fleurs de nos jardins ? La rose s'effeuille ! elle disparaît ! et avec elle la pensée du tribut qui nous fut offert par l'amour, peut-être même jusqu'au souvenir de celui qui nous le présente. Pour prévenir un tel excès d'ingratitude, pour nous prémunir contre la légèreté de notre caractère, qui peut, il faut en convenir, le disputer à la fragilité des offrandes qu'on se dispose à nous présenter ; nous engageons les chevaliers

galans qui se préparent de célébrer les LOUISES et les MARIES à ne leur offrir que des bouquets aussi durables que peuvent l'être (nous aimons à le supposer) les sentimens qui vont guider leur hommage ; et , pour cela faire , nous leur conseillons de se munir d'une *botte* de fleurs en baleine, dont la solidité ne nuit en rien à l'éclat et à la fraîcheur qu'exige la délicate imitation des présens de Flore et de Pomone. Nous les engagerons encore à aller faire leur choix dans le beau local où se trouve actuellement située la fabrique de *fleurs en baleine*, rue du Faubourg-St-Denis, n° 57. Le propriétaire de cette fabrique a obtenu un brevet d'invention et une médaille d'argent à la dernière exposition.



MA PROMENADE DU 3 AOUT.

A M^{me} la Rédactrice du *Petit Courrier*.

Ma chère Donatine, vous exigez de moi que je vous rende compte de ce que j'ai vu de curieux et de beau dans l'excursion que j'ai faite avec nos deux étrangers, mardi dernier, à la faveur de leurs passeports et de la carte d'entrée que j'ai due à vos bons soins. C'est réellement abuser de ma qualité de parent que de mettre ainsi à contribution une plume aussi peu exercée que la mienne, dans une feuille surtout qui se distingue souvent par le choix de ses articles. Mais enfin vous le voulez, je n'ai qu'à obéir.

Nous nous étions donné rendez-vous aux Tuileries. Quand nous y fûmes réunis, nous nous dirigeâmes vers la rue Castiglione; nous nous présentâmes à la porte de l'immense bâtiment destiné à S. E. le Ministre des Finances : l'invalidé nous fit entrer en nous comblant de politesses; le concierge nous reçut à son tour, et nous conduisit, par un très-bel escalier, aux appartemens de l'Excellence. . . . Quels appartemens, bon Dieu ! je n'ose essayer de vous les décrire, tant je suis certain de rester au-dessous de la vérité ! Enfin un prince ne peut être mieux logé. Figurez-vous d'abord plusieurs salles d'attente pour MM. les huissiers, parfaitement distribuées et correspondant toutes avec les salons principaux. Ces salles sont diversifiées entr'elles par leurs ornemens et les papiers brillans qui les décorent ; le jour leur vient de la cour de l'hôtel ; de très-vastes et beaux poëles en faïence blanche

comme la neige, avec cercles en cuivre, promettent aux faînéans en livrée une bienfesante chaleur et des hivers dignes de l'Italie....

Passons chez S. E. Voici d'abord une pièce parfaitement belle, richement lambrissée, et dont le plafond est bordé d'ornemens très-distingués : « Ce sera, nous dit le concierge, » un salon pour les parties de jeu. Je voudrais bien avoir tout » ce qui s'y perdra, ajouta-t-il. » On sait que cette phrase est chez nous la première qui vient sur les lèvres, à la vue des produits du luxe et de la richesse.

Nous entrons dans la chambre à coucher du ministre; elle est vaste et bien éclairée; mais c'est tout ce qu'on en peut dire; il n'y a encore ni meubles, ni glaces, ni draperies. Il en est de même de la salle de billard et d'un autre salon contigu.... — Comment! la salle de billard! entends-je dire à mes lecteurs! Est-ce qu'on joue au billard dans le palais du chef du ministère? — Et pourquoi pas! cet exercice salutaire est si favorable aux facultés digestives, doit-il être interdit aux illustres convives de S. E.? Il donne une nouvelle activité, et une énergie toute particulière à l'esprit comme à l'imagination. On peut devoir une très-bonne idée à une carambole; en promenant sa main sur le tapis, on peut y remettre aussi une affaire oubliée; et le moment où la bille *se perd*, est souvent celui où l'esprit se retrouve.

Mais quelle est cette vaste et imposante galerie dont les murs sont revêtus d'or et de ciselures, où les glaces les plus belles réfléchissent tant de magnificence? « C'est, nous dit notre *Cicerone*, la salle des audiences de Monseigneur. » *It is very beautiful*, s'écrie un Anglais qui nous accompagne, et il ajoute que rien ne contribue à relever l'honneur d'une nation comme les réceptions éclatantes qu'on fait aux étrangers.

Sans être entièrement de son avis, nous admirons avec lui les merveilles des arts prodiguées dans cette auguste enceinte, et nous assistons comme lui, par anticipation, à la première audience qui sera reçue dans ce palais vraiment royal. Ce qui nous en plaît davantage, c'est sa position, bien entendu près de la demeure du souverain, dont on domine les jardins du haut d'un balcon, peut-être un peu trop mesquin auprès de tant d'opulence.

Notre guide, après nous avoir montré d'autres salons non moins riches, nous ouvre avec mystère une porte inaperçue, et découvre à nos regards un boudoir délicieux, digne en tout de la déesse Cypris. Il a la forme d'une bonbonnière; une fois entré, on ne sait plus comment en sortir, et, de bonne foi, on n'a pas envie d'y songer, tant ce réduit a de charmes! Au-dedans, ce sont des peintures dignes de la palette de l'Albane, des glaces qui les répètent dans toute leur beauté, des baguettes de métal, imitant les cannelures d'une colonne; enfin tout ce qui annonce l'opulence et surtout le goût; au-dehors, la vue la plus brillante repose agréablement les yeux de tant de richesses. En résumé, c'est un sanctuaire qui ne mélierait pas aux Grâces. . . . Ce sera le séjour d'une Excellence : à d'autres alors il appartiendra de vanter l'Excellence de ce séjour.

(La suite de cette Promenade dans le prochain Numéro.)

ANECDOTE SUR MILTON.

Milton, dans la fleur de sa jeunesse, suivait ses études à Cambridge. Ce poète était extrêmement beau. Un jour d'été, se promenant dans la campagne, assez loin de l'université, il se trouva si fatigué, qu'il s'assit au pied d'un arbre pour s'y reposer, et au bout de peu de tems il s'endormit. Le hasard conduisit dans ce lieu deux dames étrangères, qui, agréablement étonnées de la beauté du jeune poète, descendirent de leur voiture, et, croyant n'être point aperçues, l'admirèrent pendant quelques instans. Soudain, la plus jeune, qui était très-belle, tire un crayon d'un petit porte-feuille qu'elle portait, écrit quelques lignes sur un papier, le remet d'une main tremblante dans celle de Milton, et aussitôt après, toutes deux continuèrent leur voyage. Cependant, des amis de Milton, qui étaient à sa recherche, avaient été témoins de cette silencieuse aventure, mais à une trop grande distance pour s'apercevoir que la personne favorisée était cet illustre poète. Ils s'approchent de leur ami, l'éveillent, et lui content ce qui vient d'arriver. Milton ouvre le papier, et lit ces vers de Guarini, dont voici la traduction :

« Sur un front brillant de jeunesse,
» Ils me troublent, ces yeux fermés par le sommeil,

» En cet état, s'ils causent mon ivresse,
» Amour! amour! que serait-ce au réveil? »

Depuis ce moment, Milton brûla du désir de découvrir la belle inconnue; il la chercha en vain dans toute l'Italie. Son génie poétique s'anima de plus en plus par l'idée qu'il s'était formée de son admiratrice, et c'est peut-être à cette cause qu'on doit la plupart des compositions les plus passionnées et les plus attrayantes de son *Paradis perdu*.

(Extrait du Courrier des Théâtres.)

PETITE REVUE THÉÂTRALE.

Nous n'avons souvent que peu d'espace pour parler des spectacles, quelquefois même pas du tout: nos lectrices conçoivent facilement combien alors il nous est difficile de les tenir au courant des nouveautés dramatiques; nous allons cependant l'essayer pour faire preuve de bonne volonté.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *Les deux Salem*, opéra en un acte. Un homme, ou plutôt un magicien qui, à l'aide de son art, prend les traits d'un mari aimé et absent, et qui, comme Jupiter, se voit bien accueilli par une autre Alcène, tel est le fond de l'opéra des *deux Salem*; ce fonds, comme on le voit, n'est pas neuf. Poème faible, musique pas plus forte que le poème; petit succès dû aux acteurs.

VARIÉTÉS. — *Les trois Aveugles, la Chatte, une Visite à Charenton. Les trois Aveugles*, imités d'un conte des *Mille et une Nuits*, rappellent les aveugles de Tolède, puisés à la même source; mais ceux des Variétés, employant les mêmes ruses que ceux de Feydeau, pour s'assurer s'ils sont seuls, n'ont pas semblé assez malins. Cet ouvrage a aussi le défaut de trop laisser deviner le dénouement. Cependant des couplets francs et spirituels, des mots heureux, le jeu de Brunet, Vernet, Bosquier et la gentillesse de Mlle Aldegonde ont disposé en faveur de la pièce le public qui a fini par voir les *Trois Aveugles* d'un bon œil.

On a repris, aux Variétés, *la Chatte Merveilleuse* et *une Visite à Charenton*; l'illusion que Brunet produit toujours en femme dans le premier de ces ouvrages, et la manière dont Mlle Félicie joue son rôle de travestissement en Jeanne d'Arc dans le second, ont fait accueillir favorablement ces deux reprises. Mlle Félicie paraît trop peu; nous saisissons donc, pour parler d'elle, une occasion qui, comme celle-ci, la ramène sur la scène; si de semblables occasions se renouvellaient plus souvent, spectateurs et auteurs, tout le monde pourrait s'en féliciter.

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. — *Les deux Curieuses*, mélodrame. Ces deux demoiselles brûlaient du désir de savoir, entre autres choses, comment le public les accueillerait à ce théâtre;

elles ont été bien punies de leur curiosité. Cette imitation de Mme de Genlis, n'a plus reparu après la troisième représentation. Il est vrai que dans cet ouvrage la curiosité n'est pas le plus grand des défauts.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *L'Officier et le Paysan*, opéra-comique en un acte. Donnée qui n'a rien que de bien ordinaire : musique dont on peut en dire autant ; ouvrage enfin qui n'a d'opéra-comique que le nom. En effet, semblable à un vaudeville, la plupart des morceaux de chant ne sont que des couplets, et quels couplets !... Ah ! M. Castil-Blaze, penchez-vous. Mme Casimir mérite des éloges pour la manière dont elle a joué son rôle ; nous nous faisons un plaisir de les lui adresser. Les autres acteurs l'ont généralement bien secondée ; il serait injuste de ne pas le dire, et nous le faisons. Les auteurs se sont fait nommer ; nous les nommerons donc : ce sont MM. Achille Dartois pour les paroles, et Frédéric Kreubé pour la musique... ; il ne faut qu'un peu de hardiesse pour parvenir.

THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON. — Ce théâtre vient de donner, en peu de tems, deux représentations nouvelles. *L'Écolier d'Oxford*, comédie, et *la Pie Voleuse*, opéra de Rossini, *Castil-Blaze*, c'est-à-dire traduit à peu près en français ; ces deux ouvrages ont complètement réussi. Nous reviendrons sur le premier ainsi que sur le second ; mais l'opéra nous a tellement fait plaisir par son exécution, sous le rapport musical, que nous voulons faire partager de suite ce même plaisir à nos lectrices, par quelques mots sur cette première représentation de *la Pie Voleuse*, à l'Odéon. D'abord l'ouverture, que tout le monde connaît, a été exécutée avec l'ensemble le plus parfait. Mme Valère (naguère Mlle Florigny) jouait la servante. Elle a chanté avec infiniment de goût et de talent sa cavatine du premier acte, et a été vivement applaudie : elle l'a mérité. Nous en dirons autant d'un charmant duo chanté aussi par Mmes Valère et Montano, au troisième acte, et qui n'a rien laissé à désirer. On a applaudi aussi l'exécution et surtout la beauté du final du deuxième acte, dont l'exécution a manqué d'être interrompue par les rires qu'a excités une des baroques expressions de M. Castil-Blaze : UNE CUILLER A MANGER, et qu'on a changé depuis. La deuxième représentation de cet opéra n'a rien laissé à désirer ; les acteurs y ont joué avec un ensemble parfait ; nous citerons particulièrement Mme Valère, et après elle Camoins et sa femme, qui ont rempli avec rondeur les rôles du fermier et de la fermière.

C. DE M.

ANNONCES.

Voyage d'un jeune Français en Angleterre et en Écosse, pendant l'automne de 1823 ; contenant des observations nouvelles, relatives aux beautés du pays, aux mœurs, aux usages de ses habitans, à leur industrie manufacturière, aux progrès des arts, des sciences et de la littérature, à l'instruction publique, enfin à tout ce qui mérite l'attention du voyageur ; par M. Adolphe Blanqui ; un vol. in-8° pap. fin sat. 6 fr. ; en papier vélin, aussi satiné, avec fig. sur papier de Chine, 10 fr. ; orné d'une très-belle vue du château de Dunbarton.

Cet ouvrage, qu'on dit plein d'intérêt, et sur lequel nous reviendrons incessamment, paraît aujourd'hui même à la librairie de Dondey-Dupré, père et fils, Impr.-Lib., rue Saint-Louis, n° 46, au Marais ; et rue Richelieu, n° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

A ce Numéro est jointe la Planche 238.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.